



# Makouvia Kokou Ferdinand

## KLIDJABADJABA !

Tout commencerait par l'opacité d'un mot : *KLIDJABADJABA*. Ce terme provient-il de la langue mina ? d'un conte ? Doit-il être parlé ou hurlé ? Est-il l'équivalent d'« abracadabra » ? Selon l'artiste, sculpteur et performeur Makouvia Kokou Ferdinand, il serait intraduisible – car ne voulant rien dire de connaissable. Et cette formule – titre de sa première exposition personnelle à la galerie Sator – résume à elle seule le travail de Ferdinand. Rencontré lors du Prix Dauphine 2017, j'ai eu l'occasion de travailler avec lui et d'observer l'éclat d'une œuvre riche qui résiste au cerclage des discours. Dialogue avec un ami.

### ■ ENTRETIEN AVEC CHRIS CYRILLE

---

**Makouvia Kokou Ferdinand. *KLIDJABADJABA***  
Galerie Sator, Paris. Du 6 avril au 11 mai 2019

---

**CHRIS CYRILLE** Tu es né au Togo, à Lomé, puis après une première licence d'arts plastiques en Côte d'Ivoire, tu pars aux Beaux-Arts de Valenciennes. Tu es actuellement aux Beaux-Arts de Paris. Parle-moi de cette longue route : Togo-Côte d'Ivoire-Valenciennes-Paris.

**MAKOUVIA KOKOU FERDINAND** Oui. La « base » a commencé au Togo où j'ai fait l'« école de rue » de Lomé, où j'allais dans les ateliers d'artistes ou de professeurs que je connaissais. Avec la petite jeunesse de Lomé qui voulait faire de l'art, on se retrouvait et organisait de petites manifestations. J'ai ensuite décidé de continuer aux Beaux-Arts d'Abidjan, en Côte d'Ivoire, car je voulais savoir ce qu'il se passait sur le plan national et international. À la suite d'un concours, je suis allé aux Beaux-Arts de Valenciennes car je ne trouvais pas tout ce que je voulais en Côte d'Ivoire. J'ai ensuite été accepté aux Beaux-Arts de Paris et c'était... un bonheur (sourire).

#### Pourrais-tu me parler de tes influences ?

Je ne sais pas ce que le terme « influence » signifie concrètement car, en réalité, c'est après avoir réalisé mes œuvres que je constate des similitudes avec d'autres artistes. Par contre, si tu me posais la question : « Quels sont les artistes que tu adores ? », je pourrai citer entre autres : Richard Deacon qui m'a beaucoup parlé lorsque j'étais à Valenciennes. Ou Thomas Schütte, vu récemment à la Monnaie de Paris. J'ai aussi découvert David Hammons, artiste américain, qui fait des performances ou des « réactions » – que je trouve époustouflantes – dans l'espace. Mais à peu près tout m'influence, les discussions, toi lorsque je te parle, les choses que l'on se dit et que je peux noter après.

#### Pourrais-tu me parler plus précisément de ton travail de sculpteur ? De ta manière de travailler la matière ?

Sculpteur, oui, mais artiste avant tout. Mon travail n'est pas fixé sur la matière-volume. Il y a la matière-deux-dimensions et celle presque inexistante : les performances, les « réactions » dans l'espace... Concernant la sculpture, j'essaie de voir différemment ce qui est physique, de voir ce qui est au-delà – la métaphysique, peut-être –, et de privilégier une approche spirituelle. Dans mon travail, je me laisse aller en effectuant un va-et-vient avec les matériaux et les outils. L'idée n'est donc pas de créer mais de communiquer avec eux. Je ne choisis pas tant la matière, on se choisit et je suis parfois la matière de la matière.

#### J'aimerais revenir sur une de tes œuvres que je connais bien, très appréciée du jury du Prix Dauphine 2017. Je parle de la performance *Twenty-eight minutes inside* (2018) que tu as produite avec ta sculpture *J'ai gardé le réflexe* (2018). Peux-tu me parler de leur conception et de leur signification ?

J'ai commencé par faire des dessins, dans un bloc-notes, des contours de pays que je visitais (Togo, Ghana, Côte d'Ivoire, France, Allemagne...) ou que j'envisageais de visiter (États-Unis, Chine...). J'ai donc refait les dessins sur du papier calque, papiers que je superposais. Après avoir répété ce geste, j'ai commencé à en garder le réflexe. Ces dessins, je les ai faits

*Biova*, membre du parlement.

2018, céramique, tabouret en bois, 73 x 50 x 30 cm.  
Courtesy de l'artiste et galerie Sator, Paris.

sur des plaques en bois que j'ai découpées puis répétées de manière décroissante. Une fois fini, j'ai essayé de les relier avec du caoutchouc pour les accorder et le tout m'a fait penser à un accordéon ou à un cocon. L'idée de transformation m'est venue. J'ai donc décidé de réagir moi-même avec cette pièce en rentrant dedans pour faire une expérimentation. À l'intérieur, j'ai enlevé mes habits, je me suis enduit de charbon et d'huile de tournesol pour vivre dans le ventre de cet animal pendant *twenty-eight minutes* – bien que le temps n'ait pas été pas défini à l'avance. J'étais comme le cœur d'un animal, qui battait. À la fin, je suis sorti. La sensation était hallucinante.

### Et à la galerie Sator ?

En rentrant, on tombe sur *Adovo* (2018) que je suppose être le pagne du « féticheur », celui qui ouvre la parole, qui n'est pas là mais qui est

passé ou passera. À côté, on voit *The Manuscript* (2008). On ne s'y intéresse pas encore, il faut faire le tour de l'exposition puis y revenir. Dans l'espace, il y a *Des coups incomptables, des nœuds immobiles ou les clés* (2019). Ce trousseau de deux clés – qui sont celles du cœur ou de l'âme – est présenté avec des protocoles. Celui qui les prendra, que j'appelle le « gardien des clés », accepte les règles d'un des engagements, ou bien, il contribue à un projet social. *Azé zé* (2019) est au milieu de l'espace. C'est le « vase du sorcier » – il aurait tellement vieilli qu'en germeraient des câbles électriques et cette évolution naturelle ferait de l'ensemble un arbre à palabre. Enfin, il y a les notables ou les « membres du parlement » qui donnent la parole. L'idée est celle d'une organisation où tout le monde est roi et invité. Cependant nous ne devons pas oublier les *Hybrides* (2018) qui sont là pour ouvrir le canal de communication avec le monde invisible ou les divinités. Enfin, il y a *Le Vaisselier* (2019). Peut-être qu'on aura un beau dîner à la fin (rires).

Vue de l'exposition de Kokou Makouvia Ferdinand, KLIDJABADJABA, galerie Sator, Paris, 2019.





*J'ai gardé le réflexe.*  
2016, plaques de bois, caoutchouc, dimensions variables.  
Courtesy de l'artiste et galerie Sator, Paris.

**Je sais que tu t'inspires beaucoup de la culture mina dans ton travail. Comment arrives-tu à l'articuler à la mondialisation globalisante et, par là, à la garder vivante dans ton travail ?**

Je crois que le christianisme a balayé une grande partie de la tradition togolaise. Même aujourd'hui, il y a beaucoup de choses qui sont oubliées. Je revisite cette culture d'une manière un peu plus lointaine car je suis né dans une famille chrétienne et que je n'avais pas accès à

la tradition, bien que j'ai pu enregistrer quelques informations – ce fut ma chance. Concernant mon travail avec la matière, je me suis interrogé sur cette même culture traditionnelle mina qui œuvrait aussi avec la matière-terre. Je n'énonce pas de vérité, je revisite un passé et propose ce que j'appelle une « stratification des cultures ». Le mélange est quant à lui évident. D'ailleurs, le débat qui se joue est celui de l'avenir de la planète et cela concerne tout le monde. ■

## **Makouvia Rokou Ferdinand en quelques dates**

Né en 1989 à Lomé (Togo). Vit et travaille à Paris.

### **Dernières exposition et récompenses**

- 2018** | 1-54 Art Fair, galerie Anne de Villepoix, Londres
  - | AKAÀ, galerie Anne de Villepoix, Paris
- 2018** | 2017 Salon de Montrouge
  - | Trame(s), galerie Épisodique, Paris
  - | Prix ADAGP « Révélation Arts Plastiques 2017 »
  - | Prix Dauphine pour l'art contemporain